



Le tigre et le chevreuil

Une anthologie bilingue

Attila József

Traduction de Christian Rinderknecht

2025

Cette traduction est dédiée à XXX.

Le tigre et le chevreuil	2
<i>Seul toi devrait lire mes poèmes</i>	2
Un homme fatigué	4
Pourquoi m'avoir parlé durement?	6
<i>Ne sois pas si bête</i>	8
<i>Trains de fret aiguillés</i>	10
<i>Conscience</i>	12
I. <i>L'aube détache le ciel de la terre</i>	12
II. <i>J'ai vu des tableaux barbouillés de bleu</i>	12
III. <i>Je suis maigre</i>	14
IV. <i>Tout comme un tas de bûches</i>	14
V. <i>À la gare de fret</i>	16
VI. <i>Voici le tourment intérieur</i>	16
VII. <i>Par dessous le soir</i>	18
VIII. <i>Le silence écoutait attentivement</i> . . .	18
IX. <i>J'ai entendu le fer sangloter</i>	18
X. <i>Il est un homme accompli</i>	20
XI. <i>J'ai vu le bonheur</i>	20
XII. <i>Je vis près du chemin de fer</i>	20
<i>Tu vieilliras et regretteras combien tu m'as blessé</i>	22
L'inventaire est prêt	26
Pose ta main	28
Simplement la mer est venue	30
Les feuilles dans l'arbre	32
Tu as fait de moi un enfant	34
József Attila	38

Seul toi devrait lire mes poèmes,
toi qui me connaît et m'aime,
puisque tu navigues le néant
et sais ce qui adviendra, comme le devin,

car le silence apparut dans tes rêves
sous forme humaine,
et dans ton cœur parfois s'attarde
le tigre et le chevreuil docile.

Début juin 1936

Csak az olvassa versemet,
ki ismer engem és szeret,
mivel a semmiben hajóz
s hogy mi lesz, tudja, mint a jós,

mert álmaiban megjelent
emberi formában a csend
s szívében néha elidőz
a tigris meg a szelid őz.

1936 június eleje

Un homme fatigué

Dans les champs, des paysans solennels
commencent à rentrer chez eux en silence.
Nous sommes allongés côte à côte,
la rivière et moi;
des herbes tendres dorment sous mon cœur.

Une vaste sérénité coule avec la rivière placide,
soucis et fardeaux s'en vont
pour devenir rosée;
ni homme ni enfant, ni Hongrois ni frère,
seulement un homme fatigué, allongé ici.

Le soir prodigue sa paix,
je suis une tranche de son pain chaud;
le ciel aussi se repose
sur la tranquille rivière Maros,
et elles s'assoient dehors, sur mon front,
les étoiles.

Août 1923

Megfáradt ember

A földeken néhány komoly paraszt
hazafelé indul hallgatólag.
Egymás mellett fekszünk: a folyó meg én,
gyenge füvek alusznak a szívem alatt.

A folyó csendes, nagy nyugalmat görget,
harmattá vált bennem a gond és teher;
se férfi, se gyerek, se magyar, se testvér,
csak megfáradt ember, aki itt hever.

A békességet szétosztja az este,
meleg kenyereből egy karaj vagyok,
pihen most az ég is, a nyugodt Marosra
s homlokomra kiülnek a csillagok.

1923 auguszt

Pourquoi m'avoir parlé durement ?

Pourquoi m'avoir parlé durement ?
Je ne t'ai pas fait du mal, mon ami ;
tu es en colère pour quelque raison,
je te demande sincèrement pardon
et je voudrais que tu m'accompagnes
maintenant voir les bûcherons
et t'allonger avec moi dans la forêt ;
le feuillage ondulera au-dessus de nos têtes,
des fonds marins nous regarderons le ciel
où les nuages naissant se muent en feuilles.
Là-bas, une vaste sérénité nous enveloppera
et sera si bonne pour nous maintenant,
triplement bonne si deux la reçoivent,
et c'est pourquoi j'aimerais que tu sois avec
moi
jusqu'à ce qu'on entende sonner la cloche le
soir ;
nous nous échardonnerons l'un l'autre
et flânerons jusqu'à la maison tout aussi fati-
gués,
comme les bineurs, taciturnes laboureurs qui,
dans la puissance pacificatrice des champs,
ont semé des graines qui rendent au centuple.

23 Janvier 1924

Miért mondottál rosszat nékem

Miért mondottál rosszat nékem?
Én nem bántottalak, barátom,
Hogyha valamiért haragszol,
szívesen bocsánatot kérek
s szeretném, ha most velem jönnél,
megnézzük majd a favágókat
s leheverünk együtt az erdőn,
fejünk fölött hullámsanak a lombok,
hűs tengerfenékről az eget nézzük,
ahol meg zsenge felhők lombosodnak.
Ott nagy nyugalom karol majd belénk
és nekünk az most olyanigen jó lesz,
háromszoros a jó, ha kettő kapja,
azért szeretném, hogyha velem lennél,
míg odahallik este a harangszó,
a bogáncsokat leszedjük egymásról
s hazaballagunk éppolyan fáradtan,
miként a kapás, szóttalan munkások,
akik a földek békés erejébe
százannyit termő magokat vetettek.

1924 jan. 23.

Ne sois pas si bête.
Tu cours comme le vent matinal,
un jour tu seras renversée par une auto.
D'ailleurs, j'ai récuré ma petite table,
et maintenant la lumière suave de mon pain
est plus pure.

Hé bien, reviens; si tu veux
j'achèterai une couverture pour mon lit de
fer.

Une couverture ordinaire, grise.
Elle conviendra à ma Pauvreté, qui t'aime,
et le Seigneur t'aime aussi beaucoup
et Il m'aime aussi.

Le Seigneur ne vient jamais dans toute sa
splendeur,

Il ne veut pas abîmer mes yeux,
qui ont hâte de te voir
et qui te regarderont avec beauté.

Quand tu reviendras,
je t'embrasserai doucement,
je n'arracherai pas ton manteau.

Je te raconterai toutes les nouvelles blagues,
parce que j'en ai inventé beaucoup depuis,
et que tu seras gaie et rougieras,
et tu baisseras les yeux vers le sol,
et nous nous esclafferons,
et nos voisins nous entendrons
et jusqu'aux journaliers taciturnes et austères
qui, parmi leurs rêves fatigués et brisés,
esquisseront un sourire aussi.

Automne 1925

Olyan bolond vagy
szaladsz
akár a reggeli szél.
Még elüt valamelyik autót.
Pedig lesikáltam kis asztalomat
és most
tisztábban világít kenyérem enyhe fénye.
No gyere vissza, ha akarod
veszek takarót vaságyamra.
Egyszerű, szürke takarót.
Illik az
szegénységemhez, aki szeret téged
és az Úr is szereti nagyon
és engem is szeret az Úr
nem jön soha nagy fényességgel
Nem akarja, hogy elromoljanak
szemeim, akik
nagyon kívánnak látni téged.
És nagyon szépen néznek majd terád
ha visszajössz
vigyázva foglak megcsókolni,
nem tépem le rólad a kabátot
és elmondom mind a sok tréfát,
mert sokat kieszeltem azóta,
hogy te is örülj,
majd elpirulsz,
lenézel a földre és kacagunk
hangosan, hogy behallatszik szomszédunkba
a szótlán, komoly napszámosokhoz is behal-
lik
és fáradt, összetört
álunkban majd elmosolyodnak ők is.

Trains de fret aiguillés;
le cliquetis onirique
passe de légères menottes
au paysage muet.

La lune jaillit sans effort,
comme un prisonnier libéré.

Les pierres concassées reposent
dans leur ombre propre,
elles scintillent pour elles-mêmes,
elles sont à leur place
comme jamais avant.

Quel éclat de la vaste nuit
est cette lourde nuitée,
qu'elle tombe sur nous
comme un fer sur la poussière ?

Désir né du soleil !
Quand l'ombre couvre le lit,
pourrais-tu aussi veiller toute la nuit ?

Devant l'entrepôt
une lampe poussiéreuse brûle.
Elle est seulement visible, pas lumineuse;
ainsi est le vœu pieux : il cligne vivement,
mais le ciel est une grande lumière morte.

1933

Tehervonatok tolatnak,
a méla csörömpölés
könnyű bilincseket rak
a néma tájra.

Oly könnyen száll a hold,
mint a fölszabadult.

A megtört kövek
önnön árnyukon fekszenek,
csillognak
maguknak,
úgy a helyükön vannak,
mint még soha.

Milyen óriás éjszaka
szilánkja ez a sulyos éj,
mely úgy hull le ránk,
mint a porra a vasszilánk?

Napszülte vágy!
Ha majd árnyat fogad az ágy,
abban az egész éjben
is ébren
maradnál?

A raktár
előtt poros lámpa ég.
Csak látszik, nem világít,
ilyen az ész, ha áhit.
Pislog élénken, holott
nagy halott
fény az ég.



Conscience (1934)

I

L'aube détache le ciel de la terre
et, au son de sa voix claire et douce,
scarabées et enfants pirouettent
en entrant dans la lumière du jour ;
l'air n'est pas humide, la brillante légèreté flotte !
Avec la nuit, elles se posèrent sur les arbres
comme de petits papillons, les feuilles.

II

J'ai vu des tableaux barbouillés de bleu,
rouge et jaune dans mes rêves
et je sentis que tout était en ordre —
pas un seul grain de poussière qui virevolte.
Maintenant estompé, mon rêve descend dans
mes membres,
et le monde de fer est l'ordre.
Avec le jour, une lune point en moi et,
à la nuit tombée, un soleil brille ci-dedans.

Eszmélet (1934)

I

Földtől eloldja az eget
a hajnal s tiszta, lágy szavára
a bogarak, a gyerekek
kipörögnek a napvilágra;
a levegőben semmi pára,
a csilló könnyűség lebeg!
Az éjjel rászálltak a fákra,
mint kis lepkék, a levelek.

II

Kék, piros, sárga, összekent
képeket láttam álmaimban
és úgy éreztem, ez a rend —
egy szálló porszem el nem hibbant.
Most homályként száll tagjaimban
álmom s a vas világ a rend.
Nappal hold kél bennem s ha kinn van
az éj — egy nap süt idebent.



III

Je suis maigre,
parfois je ne mange que du pain ;
entouré par ces âmes oisives et bavardes,
je cherche en vain plus de certitude,
comme le dé.
Aucun rôti de palette ne trouve ma bouche
quand j'étreins un enfant sur mon cœur
— aussi fûté soit-il,
le chat ne peut attrapper d'un coup
la souris dehors et la souris dedans.

IV

Tout comme un tas de bûches,
le monde gît en vrac ;
chaque chose presse, pèse,
s'arrime à l'autre,
et ainsi tout est déterminé.
Seul ce qui n'est pas a un arbrisseau,
seul ce qui sera peut fleurir ;
ce qui est tombera en pièces.

III

Sovány vagyok, csak kenyeret
eszem néha, e léha, locska
lelkek közt ingyen keresek
bizonyosabbat, mint a kocska.
Nem dörgölődzik sült lopcska
számhoz s szívemhez kisgyerek —
ügyeskedhet, nem fog a macska
egyszerre kint s bent egeret.

IV

Akár egy halom hasított fa,
hever egymáson a világ,
szorítjanyomja, összefogja
egyík dolog a másikat
s így mindenik determinált.
Csak ami nincs, annak van bokra,
csak ami lesz, az a virág,
ami van, széthull darabokra.



V

À la gare de fret,
je m'étais derrière le pied de l'arbre,
comme une masse de silence;
une herbe grise atteignit ma bouche,
crue, étrange-sucrée.
Faisant le mort, je regardais le garde
— ressentant quoi? —
et son ombre qui, sur les wagons silencieux,
s'entêtait à bondir sur les charbons reluisants,
couverts de rosée.

VI

Voici le tourment intérieur,
pourtant l'explication gît à l'extérieur.
Ta blessure est le monde
— en feu, s'échauffant —
et tu sens ton âme, la fièvre.
Tu es captif tant que ton cœur se révolte
— ainsi tu seras libre s'il se complait
à ne pas bâtir pour toi une maison
où un propriétaire vient demeurer.

V

A teherpályaudvaron
úgy lapultam a fa tövéhez,
mint egy darab csönd; szürke gyom
ért számhoz, nyers, különös-édes.
Holtan lestem az őrt, mit érez,
s a hallgatóg vagónokon
árnyát, mely ráugrott a fényes,
harmatos szénre konokon.

VI

Im itt a szenvedés belül,
ám ott kívül a magyarázat.
Sebed a világ — ég, hevül
s te lelkedet érzed, a lázat.
Rab vagy, amíg a szíved lázad —
úgy szabadulsz, ha kényedül
nem raksz magadnak olyan házat,
melybe háziúr települ.



VII

Par dessous le soir,
j'ai levé les yeux aux rouages des cieux :
des fils scintillants de la chance
le métier du passé avait tissé la loi ;
par dessous la vapeur de mes rêves,
j'ai regardé à nouveau dans les cieux
et j'ai vu le tissu de la loi
toujours se déchirer quelque part.

VIII

Le silence écoutait attentivement
— Une heure sonna.
Tu pourrais visiter ton enfance ;
entre les murs de ciment humide
tu pourrais imaginer un peu de liberté
— me dis-je. Et dès que je fus sur pied,
les étoiles, la Grande Ourse
scintillaient au-dessus,
comme les grilles en haut dans ma cellule.

IX

J'ai entendu le fer sangloter,
j'ai entendu la pluie rire.
Je vis que le passé était craquelé
et que seuls les souvenirs peuvent s'oublier,
et comment je ne peux qu'aimer,
pliant sous mes fardeaux —
pourquoi devrais-je aussi forger une arme
de toi, for intérieur doré !

VII

Én fölnéztem az est alól
az eget fogaskerekére —
csilló véletlen szálaiból
törvényt szőtt a mult szövőszéke
és megint fölnéztem az égre
álmaim gőzei alól
s láttam, a törvény szövedéke
mindig fölfeslik valahol.

VIII

Fülelt a csend — egyet ütött
Fölkereshetnéd ifjúságod;
nyirkos cementfalak között
képzelhetsz egy kis szabadságot —
gondoltam. S hát hát amint fölállok
a csillagok, a Göncölök
úgy fénylenek fönt, mint a rácsok
a hallgatag cella fölött.

IX

Hallottam sírni a vasat,
hallottam az esőt nevetni.
Láttam, hogy a mult meghasadt
s csak képzetet lehet feledni;
s hogy nem tudok mást, mint szeretni,
görnyedve terheim alatt —
minek is kell fegyvert veretni
belőled, arany öntudat!



X

Il est un homme accompli celui qui n'a
ni mère ni père en son cœur,
celui qui sait qu'il reçoit la vie
tel un supplément à la mort, et la rendra
à tout moment comme un objet trouvé
— par conséquent il la garde,
celui qui n'est ni un dieu ni un prêtre,
ni pour lui-même ni pour autrui.

XI

J'ai vu le bonheur; il était doux, brillant
et un quintal et demi.
Sur la mauvaise herbe de la cour de ferme
son sourire courbé se balançait.
Il s'affala dans la marre tendre et tiède,
plissa les yeux, puis me grogna une fois —
Jusqu'à ce jour, je vois avec quelle hésitation
la lumière du jour s'amusait avec ses soies.

XII

Je vis près du chemin de fer.
Nombreux sont les trains
qui viennent et vont, et j'observe de loin
comment les fenêtres illuminées défilent
dans l'obscurité vacillante et peluchée.
Ainsi les jours luisants se pressent dans la nuit
éternelle,
et je me tiens dans la lueur des compartiments,
je m'accoude et garde le silence.

X

Az meglett ember, akinek
szívében nincs se anyja, apja,
ki tudja, hogy az életet
halálra ráadásul kapja
s mint talált tárgyat visszaadja
bármikor — ezért őrizi meg,
ki nem istene és nem papja
se magának, sem senkinek.

XI

Láttam a boldogságot én,
lágym volt, szőke és másfél mázsa.
Az udvar szigorú gyöpen
imbolygott göndör mosolygása.
Ledőlt a puha, langy tócsába,
hunyorogott, rőffent még felém —
ma is látom, mily tétovázva
babrált pihéi közt a fény.

XII

Vasútnál lakom. Erre sok
vonat jön-megy és el-elnezem,
hogy' szállnak fényes ablakok
a lengedező szősz-sötétben.
Így iramlanak örök éjben
kivilágított nappalok
s én állok minden fülke-fényben,
én könyöklök és hallgatok.

Tu vieilliras et regretteras combien tu m'as
blessé
— ce dont tu t'enorgueillis aujourd'hui.
La conscience viendra heurter à la porte
et ne te laissera seule dans aucun souvenir.

Tu auras un vieux chien
qui s'installera à tes côtés.
Tu te reposeras durant le jour,
t'assoupissant sur une chaise
parce que tu as peur seule la nuit.
Les ombres recouvriront la vieille dame trem-
blotante.

Ton vieux chien gémit parfois,
mais la pièce redevient silencieuse,
tout est en ordre,
et pourtant un être passé
te manque dans le silence solitaire.

Tu chancelleras
et quand ta mauvaise jambe aura assez titubé,
tu t'asseyeras. Ton portrait de jeunesse trône
dans un cadre doré. Tu lui marmonneras :
« Je ne l'ai pas serré dans mes bras,
c'est que je ne l'aimais pas. »

« Qu'aurais-je pu faire ? » — tu demandes,
mais ta bouche édentée ne peut plus répondre ;
face au soleil dehors, tu fermes les yeux,
tu peux à peine attendre que la lune se lève.

...

Majd megöregszel és bálni fogod,
hogy bántasz — azt, amire büszke vagy ma.
A lelkiismeret majd bekopog
s nem lesz emlék, melyben magadra hagyna.

Lesz vén ebed s az melléd települ.
Nappal pihensz majd, széken szunyókálva,
mert éjjel félni fogsz majd egyedül.
Árnyak ütnek a rezgő anyókára.

Az öreg kutya néha majd nyafog,
de a szobában csend lesz, csupa rend lesz;
hanem valaki hiányozni fog
a multból ahhoz a magányos csendhez.

Majd tipegsz s ha eleget totyogott
rossz lábod, leülsz. Fönn aranykeretben
áll ifju képed. Hozzá motyogod:
„Nem öleltem meg, hiszen nem szerettem.”

„Mit is tehettem volna?” — kérdezed,
de fogatlan szád már nem válaszolhat;
s ki a nap előtt lehunyod szemed,
alig várod, hogy feljöjjön, a holdat.

...

...

Car quand tu t'endors, le lit bondit
tel un poulain qui tente de se défaire de son
harnais.

Et la peur, non le désir, occupera ta tête :
devrais-tu l'aimer, devrais-tu ne pas l'aimer ?

Décide toi-même. Je suis au regret
de ne pouvoir répondre si tu demandes :
est-il vivant ?

Parce que la peine dedans est fatiguée,
elle s'endort comme un enfant, et moi avec.

Novembre 1936

...

Mert ha elalszol, ugrál majd az ágy,
mint a csikó, hogy a hámot levesse.
S a félelem tűnődik, nem a vágy,
a fejedben: Szeress-e, ne szeress-e.

Magadban döntöd el. Én fájlalom,
hogy nem felelhetek, ha kérded: él-e.
Mert elfárad bennem a fájdalom,
elalszik, mint a gyermek s én is véle.

1936 november

L'inventaire est prêt

J'eus confiance en moi dès le début.
Qui ne possède rien ne vaut pas grand chose,
pour sûr pas plus que l'animal
qui périt pour toujours.
Quand j'avais peur, je faisais front.
Je suis né, je me suis fondu dans le décor,
je me suis distingué.
J'ai aussi payé ce qui était dû,
j'ai aimé qui donnait gratuitement.
Quand une dame joueuse me faisait marcher,
je la croyais sincèrement
— qu'elle satisfasse son désir!
J'ai récuré des navires, j'ai hissé des seaux.
Parmi les hommes cultivés, j'ai fait l'idiot.
J'ai colporté des moulinets,
du pain et des livres, des journaux,
des poèmes — quand c'était facile.
Parfois j'espère que je mourrai dans un lit,
pas dans une glorieuse bataille,
pas sur une corde molle.
Quoiqu'il advienne, l'inventaire est prêt.
J'ai vécu, et d'autres en sont déjà mort.

Novembre-Décembre 1936

Kész a leltár

Magamban bíztam eleitől fogva —
ha semmije sincs, nem is kerül sokba
ez az embernek. Semmiképp se többbe,
mint az állatnak, mely elhull örökre.
Ha féltem is, a helyemet megálltam —
születtem, elvegyültem és kiváltam.
Meg is fizettem, kinek ahogy mérte,
ki ingyen adott, azt szerettem érte.
Asszony ha játszott velem hitegetve:
hittem igazán — hadd teljen a kedve!
Sikáltam hajót, rántottam az ampát.
Okos urak közt játszottam a bambát.
Árultam forgót, kenyeret és könyvet,
ujságot, verset — mikor mi volt könnyebb.
Nem dicső harcban, nem szelíd kötélén,
de ágyban végzem, néha ezt remélem.
Akárhogyan lesz, immár kész a leltár.
Éltem — és ebbe más is belehalt már.

1936 nov.–dec.



Pose ta main

Sur mon front pose ta main,
comme si elle était ma main.

Garde ma vie
comme un bourreau,
comme si elle était ta vie.

Aime mon cœur
comme s'il était bon,
comme s'il était ton cœur.

Mai-Juin 1928

Tedd a kezed

Tedd a kezed
homlokomra,
mintha kezed
kezem volna.

Úgy őrizz, mint
ki gyilkolna,
mintha éltem
élted volna.

Úgy szeress, mint
ha jó volna,
mintha szívem
szíved volna.

1928 máj.–jún.

Simplement la mer est venue

La poutre bleue
entre les deux pôles de ta poitrine
—— Le rêve de l'acrobate s'y tient debout.

Les nuages se sont défait,
alors tu souhaites pouvoir t'envoler,
et je t'ai déjà cherchée aux confins.

Mon rêve déjà vole
avec le souffle des eaux calmes et profondes.
Et les pommes de pain goûteuses
tombent des grands pins solitaires.
Et aussi les herbes les plus hautes
ont déjà bien poussé sur les collines.
Dans leurs cœurs,
de beaux feux verdoyants brûlent.

Quand le soir tombe, les scarabées fatigués
retrouvent le chemin de la maison
et le Seigneur, les mains ouvertes,
jusqu'aux genoux dans le clapotis paisible,
les attend au bout de leur voie...

Mais je ne suis pas fatigué, ma chère —
simplement la mer est venue à mon seuil.

Mars 1926

Csak a tenger jött el

Melled két pólusa közt a kék sugár —
a kötélzáncos álma áll azon.

A felhő elfoszlott, hogy föllegeghess
és én már túlsokat kerestelek —
Nyugodt, mély vizek leheletével száll már az
enyém
s magányos, nagy fenyőmről hullong a jóhúsú
toboz.

S a legmagosabb füvek is kinőttek már a dom-
bon,
szívükben szép, zöld tüzek égnek,
hogy az elfáradt bogarak mind hazatalálnak,
ha esteledik
S az Úr
nyitott tenyérrel, térdig csobogó nyugalom-
ban
ott áll az útjuk végén...

De én nem vagyok fáradt, kedvesem —
Csak a tenger jött el a küszöbömig.

1926 márc.



Les feuilles dans l'arbre

Les feuilles dans l'arbre
se balancent lentement.
Elles sont déjà tordues,
jaunes, molles et ployées.

Parmi elles un oiseau silencieux
se déplace de bas en haut,
comme si l'arbre était sa cage.

Et ainsi fait mon âme
les cent pas en moi,
un mutisme qui va
d'une branche à l'autre.

Je pourrais peut-être m'envoler
— Je n'ose pas.
La brindille plie et tremblote,
le mutisme attend puis continue.

Septembre 1934

A fán a levelek

A fán a levelek
lassan lengenek.
Már mind görbe, sárga
s konnyadt, puha.

Egy hallgatag madár
köztük föl-le jár,
mintha kalitkája
volna a fa.

Így csinál lelkem is.
Jár-kel bennem is,
ágról-ágra lépked
egy némaság.

Szállhatnék — nem merek.
Meghajlik, remeg
a gally, vár és lépked
a némaság.

1934 szept.

Tu as fait de moi un enfant

Tu as fait de moi un enfant.
En vain la souffrance m'a fait grandir
à travers trente hivers grinçants.
Je ne sais ni marcher ni rester assis ;
mes jambes traînent ou me poussent vers toi.

Je te garde dans la bouche
comme un chien son petit
et je m'enfuirais pour qu'on ne te noie pas.
Les ans qui ont détruit mon destin
se déversent sur moi à chaque moment.

Nourris-moi, regarde-moi : j'ai faim.
Borde-moi : j'ai froid.
Je ne sais rien : prends soin de moi.
Ton absence souffle toujours en travers
comme un courant d'air dans la maison.
Parle-moi — que la peur me quitte.

Tu me regardas et je laissai tout tomber.
Tu m'écoutes et ma voix vacilla.
Rends-moi moins inexorable comme cela,
que je puisse apprendre à vivre et mourir seul!

...

Gyermekké tettél

Gyermekké tettél. Hiába növesztett
harminc csikorgó télen át a kín.
Nem tudok járni s nem ülhetek vesztég.
Hozzád vonszolnak, löknek tagjaim.

Számban tartalak, mint kutya a kölykét
s menekülnék, hogy meg ne fojtsanak.
Az éveket, mik sorsom összetörték,
reám zúdítja minden pillanat.

Etess, nézd — éhezem. Takarj be — fázom.
Ostoba vagyok — foglalkozz velem.
Hiányod átjár, mint huzat a házon.
Mondd, — távozzon tőlem a félelem.

Reám néztél s én mindent elejtettem.
Meghallgattál és elakadt szavam.
Tedd, hogy ne legyek ily kérlelhetetlen;
hogy tudjak élni, halni egymagam!

...

...

Ma mère m'a battu
— Je m'étais allongé devant le seuil.
Je me serais caché : impossible :
pierre par-dessous moi et vide par-dessus.
Oh ! Comment pourrais-je dormir ?
Je frappe à ta porte.

Nombreux parmi les vivants sont les hommes
insensibles qui néanmoins pleurent
comme moi.
Je t'aime beaucoup parce que je fus capable
de m'aimer beaucoup avec toi.

Mai 1936

...

Anyám kivert — a küszöbön feküdtem —
magamba bujtam volna, nem lehet —
alattam kő és üresség fölöttem.
Óh, hogy alhatnék! Nálad zörgetek.

Sok ember él, ki érzéketlen, mint én,
kinek szeméből mégis könny ered.
Nagyon szeretlek, hisz magamat szintén
nagyon meg tudtam szeretni veled.

1936 máj.



József Attila

Il était joyeux et bon, et peut-être têtu
quand ses vérités étaient blessées.
Il aimait manger et,
d'une manière ou d'une autre,
il était aussi comparé à un dieu.
D'un médecin juif il reçut un manteau,
et sa parentèle le nomma ainsi :
Je-Ne-Te-Revois-Plus-Ici.
Dans l'Église orthodoxe grecque
il ne trouva aucune paix, seulement des prêtres.
Il était une figure de proue de la destruction.

Mais, bon, ne soyez pas triste.

Début 1928

József Attila

Vidám és jó volt s tán konok,
ha bántották vélt igazában.
Szeretett enni s egyben másban
istenhez is hasonlított.
Egy zsidó orvostól kapott
kabátot és a rokonok
úgy hívták: Többé-itt-ne-lássam.
A görög-keleti vallásban
nyugalmat nem lelt, csak papot —
országos volt a pusztulásban,

no de hát ne búsuljatok.

1928 eleje

